



Journal de France de Claudine Nougaret et Raymond Depardon

L'autobiographie documentaire d'un couple d'artistes, qui croise l'histoire de ces quarante dernières années.

Journal de France est un documentaire à deux voix : celle de Raymond Depardon d'un côté, celle de sa compagne Claudine Nougaret de l'autre. L'un parcourt la campagne française dans son camping-car pour prendre des photos avec sa chambre noire au gré de son inspiration ; l'autre, restée à Paris (elle avoue ne pas aimer l'inconfort du camping), classe et commente leurs archives cinématographiques respectives, professionnelles ou privées, et y retrouve des trésors, dont certains nous sont connus (comme les images de la campagne présidentielle de Valéry Giscard d'Estaing en 1974) et d'autres inédits (une scène muette, drôle et émouvante, filmée en super-8 par Claudine Nougaret sur son premier film en tant qu'ingénieure du son, *Le Rayon vert* d'Eric Rohmer).

Au final, de ce dialogue intime à distance sur des modes différents (Nougaret reste invisible dans sa partie, Depardon omniprésent à l'image dans la sienne), de cette rencontre de tennis entre deux partenaires qui seraient séparés par un mur invisible au lieu d'un filet, il faut bien dire qu'il ressort surtout un portrait à la gloire de Raymond Depardon par une femme qui l'aime et l'admire.

Or il advient que rien n'est insupportable dans cette (auto)célébration. Pourquoi ? Il se trouve que depuis quelques jours, Bernard-

**un portrait à la gloire
de Raymond Depardon
par une femme
qui l'aime et l'admire**

Henri Lévy, pour défendre son film *Le Serment de Tobrouk*, et pour répondre aux accusations de narcissisme, ne cesse dans les médias de comparer son film à celui de Nougaret/Depardon, invitant le spectateur à y voir aussi un certain narcissisme. Or il est évident que la comparaison est impossible. Quelle est donc la différence ? D'abord *Journal de France* n'a rien à vendre, et il ne prétend pas diriger le monde. Les déambulations automobiles de Depardon, les images des conflits qu'il a couverts par le passé ne tendent qu'à saisir et montrer le monde tel qu'il est.

Il n'y a pas d'intention préliminaire dans le travail de Depardon. Le photographe-cinéaste reste un artisan, un observateur. Un artisan expérimenté qui sait qu'il ne vaut mieux pas prendre une photo au coucher du soleil car elle risquera d'être trop belle. Et puis, éminemment sympathique, l'idée que la plupart du temps il ne sait pas où il se trouve quand ses proches l'appellent sur son téléphone portable. Sauf quand il retrouve, assis au même endroit, quatre amis qu'il avait déjà photographiés il y a vingt ans et qu'il les fige une nouvelle fois pour l'éternité...

BHL, lui, sait toujours où il en est. Ce n'est pas le narcissisme, le problème, mais ce qu'on en fait. C'est ce qui fonde toute la différence entre un artiste qui cherche quelque chose qu'il ne connaît pas et un intellectuel autopropagandiste sans aucun doute sur sa propre grandeur. Honneur à l'artiste. **Jean-Baptiste Morain**

Journal de France de Claudine Nougaret et Raymond Depardon (Fr, 2012, 1h40)

Quand je serai petit de Jean-Paul Rouve

avec lui-même, Benoît Poelvoorde (Fr, 2012, 1h35)

Mélo grotesque et psychologie miniature : le second raté de l'ex-comique Jean-Paul Rouve.

Deuxième étape du laborieux transfert à la mise en scène de Jean-Paul Rouve, *Quand je serai petit* est, nous dit-on, un "conte philosophique" (l'histoire d'un quadra pris d'un vertige temporel qui lui fait revivre son enfance, façon *Peggy Sue s'est mariée*) saisi dans un décor naturaliste (c'est-à-dire des plans taiseux sur une zone industrielle du Nord). Le résultat, terrifiant, relève plutôt de la comédie qui s'ignore, d'un mélo Z lesté d'in vraisemblables virvoltes de scénario, d'un fond de psychologie bêtassee et de numéros d'acteurs apathiques (Gilles Lellouche en version jeune de Claude Brasseur, c'est assez cocasse). La gêne totale.

Romain Blondeau

